



art[espace]public

DOSSIER DOCUMENTAIRE n°5

L'espace public, espace des possibles ?

art [espace] public est un cycle de rencontres-débats proposé
par le Master 2 professionnel Projets Culturels dans l'Espace
Public de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

En partenariat avec Stradda, le magazine
de la création hors les murs

3ème édition : du 30 janvier au 13 mars 2009

L'espace public, espace des possibles ?

A lors que les utopies semblent avoir déserté l'époque, que les artistes de la rue et les architectes se sont assagis, l'espace public peut-il encore être l'espace des possibles ? Des philosophes, des artistes, des architectes le pensent et le prouvent. Ainsi la compagnie ilotope qui, depuis trente ans, ambitionne de lutter contre l'effacement du sens que se voit imposer l'espace public, opérant aux frontières des enjeux individuels et sociaux, au travers de multiples « champs d'expériences », performances, actions de « Land Act »... Trois interrogations au cœur de cette rencontre : à quelles conditions les scénographies urbaines sont-elles créatrices d'utopies ? Comment « rendre le possible à nouveau disponible » ? « La perte de l'anticipation artistique et politique serait-elle fatale à l'art » (Bruno Schnebelin) ?

Autour de **Bruno Schnebelin** et **Françoise Léger**, directeurs artistiques d'ilotope, cette rencontre réunira **Jean-Jacques Delfour**, philosophe, et le jeune collectif d'architectes **Exyzt**, qui réalise des installations éphémères chargées d'utopies.

Rencontre préparée par **Catalina Trujillo** et **Younes Kanbouj**, étudiants au sein du Master Projets Culturels dans l'Espace Public.

Vendredi 27 février 2009, 19h-21h à la Sorbonne, amphi Richelieu

Archives sonores des rencontres-débats à écouter sur : <http://art-espace-public.c.la>

Dans le cadre du troisième cycle **art [espace] public** proposé du 30 janvier au 13 mars 2009 à la Sorbonne par le **Master 2 Projets Culturels dans l'Espace Public** de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, sous la direction de **Pascal Le Brun-Cordier**, professeur associé, directeur du Master. En partenariat avec *Stradda*, magazine de la création hors les murs.

Programme complet du cycle art [espace] public et archives sonores :
www.art-espace-public.c.la

Site de Stradda : www.stradda.fr

Journal de bord du Master : <http://masterpcep.over-blog.com>

Médias partenaires : Radio Grenouille, Poptronics



[Présentation des intervenants]

- **Bruno Schnebelin**

Première rencontre le 30 octobre 1949 à Paris. De 1968 à 1980, bails alternés dans la sociologie à Paris X Nanterre et dans le spectacle grand public au Palais des sports de Paris. Lumières, Baudrillard, mises en scène, psychanalyse, régies, sociologie, constructions, Barthes, bateaux. Première rencontre avec une micro-île de Camargue en 1978. Nettoyage. Première rencontre avec ilotopie et inventions et interventions artistiques en 1980. Manutentionnaire en concepts depuis 1980, avec immersions collectives quotidiennes. De 1980 à 2001, son histoire se confond avec celle de la compagnie ilotopie. Attachements particuliers au paysage, à l'architecture et au spectacle vivant. Il rêve aujourd'hui de créer une école de l'imaginaire.

- **Françoise Léger**

Née le 30 juin 1953. Après des études pratiques et théoriques de théâtre dans les années soixante-dix à Paris, elle fait partie de plusieurs groupes de théâtre expérimental en salle et dans la rue. En 1983, elle rejoint ilotopie dont elle assure depuis 1988 la codirection artistique. Très investie dans la question du lien entre art et société, elle porte le projet du Citron Jaune, premier lieu de fabrique et d'expériences pour les arts de la rue, aujourd'hui Centre national des arts de la rue et initie le festival Les Envies Rhônements, une rencontre entre art et environnement dans le delta du Rhône.

- **Jean-Jacques Delfour**

Agrégé de philosophie, ancien élève de l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud, professeur de philosophie en classes préparatoires aux grandes écoles.

- **Collectif Exyzt**

Créé en 2002 à l'initiative de cinq architectes, Nicolas Henninger, François Wunschel, Philippe Rizzotti, Pier Schneider, Gill Burban, EXYZT constitue une plateforme de création pluridisciplinaire. Dans le cadre de projets expérimentaux, EXYZT invite architecture, vidéo, musique, graphisme, botanique et toutes autres disciplines à devenir des outils de fabrication d'un dispositif spécifique.

En 2006, le collectif EXYZT a répondu à l'appel de Patrick Bouchain, architecte français invité à la Xème Biennale internationale d'architecture de Venise pour présenter, sélectionner et animer l'activité architecturale française dans le Pavillon National en collaboration avec Francis Lacloche, commissaire d'exposition.

[Préambule]

Il est vrai qu'on peut s'imaginer des mondes possibles sans péché et sans malheur, et on en pourrait faire comme des romans, des utopies [...] ; mais ces mêmes mondes seraient d'ailleurs fort inférieurs en bien au nôtre. Je ne saurais vous le faire voir en détail ; car puis-je connaître et puis-je vous représenter des infinis et les comparer ensemble ?

G.W. Leibniz

« On trouve actuellement de l'utopie dans les yaourts, sur les écrans, chez les dirigeants politiques, et même parmi les foules. Donc, nul ne s'étonnera que dans le spectacle, et dans la rue, naissent des utopies incarnées dans des artistes, serrés en compagnie théâtre au gré d'un néologisme flottant nommé *ilotopie*. »

Bruno Schnebelin, *Les utopies à l'épreuve de l'art*

Rendre le possible à nouveau disponible

« Il semble difficile d'accepter que le possible soit mort, puisque le réel lui-même est en devenir. Qui donc en est devenu le maître ? Probablement, les sciences physiques et les savoirs capitalistiques. Le réel physique, soumis aux puissances de la techno-science, est dominé par les savoirs scientifiquement produits et donc contrôlé par ceux qui les possèdent. Comme les maîtres techno-scientifiques sont une petite aristocratie, le réel semble être hors de portée, aussi bien comme actuel que comme possible. Le réel humain, de son côté, soumis aux forces économiques, suit un chemin analogue. Possédé par une oligarchie invisible mythifiée dans la figure paranoïaque des tout-puissants « Marchés », le réel humain, en particulier politique, échappe à nos prises.

Les nouveaux maîtres du réel, en saturant les consciences de la certitude de leur inéluctable puissance, ont annulé non le possible mais sa disponibilité. Ce qui est tout de même l'aveu qu'il y a bien du possible. Sans doute, le rapt du possible par les sciences et les pratiques capitalistiques est-il l'événement majeur des dernières décennies.

D'où la mission qui s'impose à l'homme de pensée : rendre le possible à nouveau disponible ; et montrer que l'utopie, loin d'être une fuite du réel dans l'imaginaire, est l'essence même de l'homme.

Ainsi, la pensée est utopique : elle est voyage virtuel auprès des choses, mouvement, vol à travers des multitudes d'ailleurs. De même, quoique à sa manière, le corps humain est utopique. Le désir, la parole, l'action sont utopiques en ce qu'ils visent des mondes pas encore réels. Si l'homme est un projet, une attente, une espérance, alors il est en lui-même une utopie. »

Jean-Jacques Delfour, *extraits de « Plus tard, ailleurs – sur l'utopie », Le Portique*, 18 juillet 2005.

<http://leportique.revues.org/document527.html>

Les espaces publics comme projet utopique

« A l'heure où la métropolisation se traduit par la privatisation des espaces publics, réinventer les espaces publics correspond à un projet utopique [...]. Ce projet s'impose en fait comme une priorité dans la mesure où le XXème siècle a privilégié l'évolution des techniques alors qu'il réinterprétait la ville au détriment de la valeur symbolique.

La Chute du Mur de Berlin a permis de prendre pleinement conscience de la mondialisation qui ne se limite pas à la seule sphère économique et financière mais inclut également la sphère culturelle. A l'heure de la métropolisation (l'instrumentalisation de la ville par la mondialisation) qui se traduit par la privatisation des espaces publics à l'image de la ville américaine n'ayant jamais valorisé les espaces publics, l'utopie peut alors se concevoir comme un processus en vue de réinventer les espaces publics qui, dans la tradition européenne, ont toujours été perçus comme les fondements de la ville.

Traiter de l'utopie n'exige pas forcément de faire abstraction de la réalité ou encore de ses représentations. Aussi l'utopie aujourd'hui peut consister à prendre toute la mesure du monde qui se dessine – une scène planétaire indissociable de la mondialisation – et dans ce nouveau contexte civilisationnel de s'interroger sur le sens à donner au processus de la métropolisation.

Adopter la thèse des espaces publics comme fondement de la ville signifie placer l'utopie de la ville dans le registre de la reconnaissance des droits culturels à l'échelle de la planète. La thèse repose en outre sur deux hypothèses qui reconnaissent d'une part l'impératif de la construction d'une identité locale à l'échelle de la métropole à l'heure des flux transnationaux et d'autre part le rôle des espaces marchands et ludiques (espaces homogénéisés et uniformisés) comme lieux renvoyant à l'appartenance de l'individu à un monde marchand globalisé. »

Cynthia Ghorra-Gobin, directeur de recherche au CNRS,
extraits de *L'Utopie De La Ville Au 21eme Siècle :
Entre Nouvelle Donne Politique Et Mythes Fondateurs*, 2 Mai 2000
http://www.2100.org/conf_CynthiaVille.html

Un mot sur l'hétérotopie : lieu autre

« Il y a d'abord les utopies. Les utopies, ce sont les emplacements sans lieu réel. Ce sont les emplacements qui entretiennent avec l'espace réel de la société un rapport général d'analogie directe ou inversée. C'est la société elle-même perfectionnée ou c'est l'envers de la société, mais, de toute façon, ces utopies sont des espaces qui sont fondamentalement essentiellement irréels.

Il y a également, et ceci probablement dans toute culture, dans toute civilisation, des lieux réels, des lieux effectifs, des lieux qui ont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, sortes d'utopies effectivement réalisées dans lesquelles les emplacements réels, tous les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés et inversés, des sortes de lieux qui sont hors de tous les lieux, bien que pourtant ils soient effectivement localisables. Ces lieux, parce qu'ils sont absolument autres que tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent, je les appellerai, par opposition aux utopies, les hétérotopies ; et je crois qu'entre les utopies et ces emplacements absolument autres, ces hétérotopies, il y aurait sans doute une sorte d'expérience mixte, mitoyenne, qui serait le miroir.

Le miroir, après tout, c'est une utopie, puisque c'est un lieu sans lieu. Dans le miroir, je me vois là où je ne suis pas, dans un espace irréel qui s'ouvre virtuellement derrière la surface, je suis là-bas, là où je ne suis pas, une sorte d'ombre qui me donne à moi-même ma propre visibilité, qui me permet de me regarder là où je suis absent - utopie du miroir. Mais c'est également une hétérotopie, dans la mesure où le miroir existe réellement, et où il a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet en retour ; c'est à partir du miroir que je me découvre absent à la place où je suis puisque je me vois là-bas. À partir de ce regard qui en quelque sorte se porte sur moi, du fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je recommence à porter mes yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis; le miroir fonctionne comme une hétérotopie en ce sens qu'il rend cette place que j'occupe au moment où je me regarde dans la glace, à la fois absolument réelle, en liaison avec tout l'espace qui l'entoure, et absolument irréelle, puisqu'elle est obligée, pour être perçue, de passer par ce point virtuel qui est là-bas. »

Michel Foucault, *Des espaces autres* (1967), Hétérotopies
<http://foucault.info/documents/heteroTopia/foucault.heteroTopia.fr.html>

[Quelques repères historiques sur l'utopie]

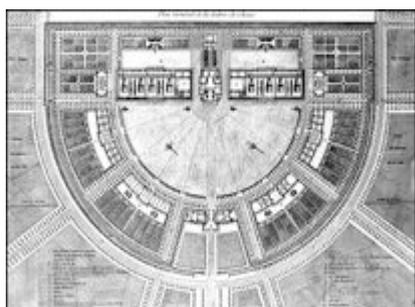


L'île d'Utopia de Thomas More

Le terme « utopie » et l'origine du genre littéraire utopique sont attribués à Thomas More qui publie son livre *Utopia* en 1516. Il s'agit d'un récit de voyage, au cours duquel l'île d'Utopia est découverte par un navigateur, compagnon de route d'Amerigo Vespucci.

"Utopus, mon souverain, m'a transformée en île, moi qui jadis n'étais point une île. Seule de toutes les contrées, sans le secours de la philosophie abstraite, j'ai représenté pour les mortels la cité philosophique. De bonne grâce, je partage mes bienfaits avec d'autres; volontiers, j'adopte des autres ce qu'ils ont de mieux."

Source texte et photo : <http://expositions.bnf.fr/utopie/>



La Saline Arc-et-Senans de Claude Nicolas Ledoux

Érigée en 1774, elle est un exemple concret où l'utopie devient réalité et où l'organisation sociale idéale est mise en forme au travers du projet architectural. C'est l'avènement de l'architecture symbolique et visionnaire. Contemporain et disciple convaincu de Rousseau, l'architecte reprend à son compte l'idée de l'isolement bienfaiteur, loin de la ville tentatrice, et s'appuie sur les idées progressistes du Siècle des Lumières, visant par une nouvelle organisation du travail et du

système productif à modeler le comportement social : « *le caractère des monuments comme leur nature servent à la propagation et à l'épuration des mœurs.* »



Le phalanstère de Charles Fourier

Philosophe et économiste français, fils d'un riche commerçant ruiné par une spéculation malheureuse (1793), Charles Fourier devient commis voyageur puis caissier d'une grande entreprise lyonnaise. Il se tourne vers l'analyse de la réalité sociale et développe des projets de réformes économiques destinées à offrir aux hommes de meilleures conditions d'épanouissement. Il publie, entre autres : *Le nouveau monde industriel et sociétaire* et fonde une revue hebdomadaire : *Le Phalanstère*, où il diffuse son projet utopique.

La cité-jardin de Ebenezer Howard



Elle apparaît à la fin XIXème. Le modèle prôné est celui de « ville à la campagne » alliant les avantages des deux environnements : l'animation sociale d'une cité qui reste cependant à dimension humaine et la qualité de vie d'un espace calme, non pollué, où la vie est bon marché et qui s'inscrit en harmonie avec les zones rurales. Le schéma urbain n'est pas figé comme dans les cités idéales du XVIIIe mais seulement théorique ; il s'agit plus d'un organigramme fonctionnel, le plan urbain s'adaptant au contexte du site.



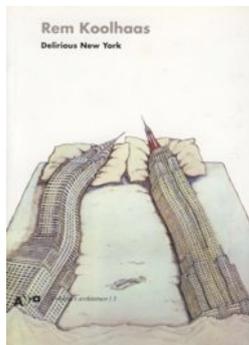
La ville contemporaine de 3 millions d'habitants de Le Corbusier

En 1922, pour enrayer l'étalement urbain inéluctable, Le Corbusier propose de resserrer la ville en densifiant son centre par la juxtaposition de dix-huit tours de deux cents mètres de haut. Le Corbusier s'inspire de l'esthétisme fonctionnel des machines, prône une nouvelle architecture rationnelle et mono fonctionnelle. La ville de l'ère industrielle sera une « ville- machine ».

Des années 60 à nos jours...



Instant city, Los Angeles, 1969, Peter Cook coll. Particulière



Delirious New York Rem Koolhaas



Highrise of Homes, 1981 James Wines



Paris ville spatiale Yona Friedman

« Les projets d'architecture utopique des années 1960 tels que les villes nomades (Archigram) ; les villes spatiales en forme de grille (Friedman) ; les mégastructures ; No-Stop-City d'Archizoom, ville sans qualité et sans architecture qui s'étend à l'infini ; les villes obliques de Parent/Virilio où le sol devient habitable. Ou encore, dans les années 1970, les fictions urbaines de Rem Koolhaas (Delirious New York) et les villes végétales de James Wines. Dans les années 2000, le recours aux outils numériques donnera lieu à des projets urbains surprenants, ainsi R&Sie(n) ont-ils conçu un bâtiment qui filtre et absorbe les déchets atmosphériques de Bangkok ; Xefirotarch a suspendu une ville sur la mer en Corée qui se donne comme une efflorescence organique. A travers sa tour-capsule d'un mètre carré, Didier Faustino fait quant à lui un clin d'œil aux utopies des années 1960 tout en critiquant l'urbanisation sauvage et inhumaine de villes comme Hong Kong où existent encore des « appartements-cages ». Dans la vidéo Anarchitekton, Jordi Colomer fait déambuler, en périphérie d'une ville, un personnage arborant une maquette d'architecture, réplique de bâtiments existants. Le réel et son image se confondent au sein de la déshérence urbaine.

La ville n'y est jamais tant une projection idéale que l'instrument d'une critique sociale et politique où la question récurrente est celle de l'ancrage et du nomadisme. Les planifications urbaines ont fait place à un territoire toujours mouvant, innervé par les nouvelles technologies de la communication. La ville d'aujourd'hui se donnerait d'ailleurs comme *Instant City* d'Archigram, traversée de flux d'informations et de migrations identitaires qui rendent impossible sa localisation. »

<http://www.fracdespaysdelaloire.com/fontevraud2.html>

« Si l'on demande alors pourquoi l'adjectif " utopique " en est venu à signifier " impossible ", peut-être a-t-on là un commencement de réponse : malgré leur dénégarion, les utopies modernes sont restées, à tort ou à raison, profondément marquées par l'héritage judéo-chrétien, par la problématique du salut, par les perspectives eschatologiques d'une fin de l'histoire. Peut-être, pour cette raison, renvoyaient-elles à un monde au-delà du monde. Revenir sur cette croyance, ce n'est pas renoncer à l'utopie, c'est lui redonner sa signification première, celle d'un heureux effort de l'imagination pour explorer et représenter le possible. »

Source : <http://expositions.bnf.fr/utopie/arret/d0/index.htm>

[Champs d'expériences]

Retour sur trente ans de création de la compagnie ilotopie

« En 1979, quand j'ai imaginé faire avec le mot ilotopie un véhicule artistique pour espaces publics, le « marché des arts de rue » n'était pas né, et de toutes les façons, c'est le militantisme d'une culture du trottoir qui guidait mes pas. Préparant depuis une île perdue en Camargue des plans d'interventions urbaines, je partais ensuite aux confins de villes moyennes tenter d'exciter des adolescents désœuvrés.

Une équipe se constitua alors au fil des premières années, avec Denis Jourdin, qui orienta particulièrement l'action vers la performance et les arts publics, puis Christophe Berthonneau qui vint avec ses seize ans apporter énergie et idées, et enfin Françoise Léger, qui déterminera la part théâtrale de la compagnie, et bien plus. (...) »

Bruno Schnebelin, *Les utopies à l'épreuve de l'art*, p.13



Photo : Matthieu Ducaroy Citron Jaune

« ...c'est ainsi qu'est né le projet du Citron Jaune, lieu de fabrique et d'expériences. Le projet a fait rêver les artistes qui se sont groupés pour acheter un terrain, il a fait rêver la DRAC qui nous a largement soutenus pour la construction du bâtiment, il a fait rêver les conseils régional et général qui furent tout deux de la partie, il a même fait rêver la commune dont c'était le premier équipement culturel d'envergure.

Le 16 mai 1992, deux ans à peine après la première esquisse, le Citron Jaune, grand bâtiment pour grande famille, s'intronisait Citron Jaune Ouvert en ouvrant grand ses portes, mémorable journée festive, partagée avec tous nos complices artistes, habitants et publics. »

Françoise Léger, *Les utopies à l'épreuve de l'art*, p.134

« Ilotopie, c'est d'abord une bâtisse jaune, tout en métal et en verre, semblable à un puissant cuirassier pacifique, et qui abrite la « fabrique » : lieu de création, de travail, d'élaboration, de stockage et aussi de spectacles. »

Jean-Jacques Delfour, « Voyages dans les îles d'ilotopie »

Rue de la folie, n° 5, juin 1999, pp. 36-39

Land Act. Théâtre et paysage, par Bruno Schnebelin

« Faire vaciller un point de vue, jouer avec son milieu pour mieux l'interroger, proposer des images, des actes décalés, inventer des pratiques inédites ou entremêler des usages des espaces avec des rites artistiques neufs dans la vacuité de paysages désincarnés, tel est le principe du Land Act.

Les musées, les parcs naturels, les autoroutes, les lacs, les trains, les rivières, les forêts, les plages deviennent les décors subitement réalistes de ce théâtre d'actes et d'acteurs. Le Land Act se pose alors dans ces paysages modélisés comme un accroc dans le tissu de l'espace.

Le Land Act, ce sont des théâtres, avec plein de petits t, dans du paysage ou de l'espace. Le Land Act est au vivant et à l'acteur ce que le Land Art est à l'œuvre et au plasticien.

Avec *allée vers la mer* en 1997, spectacle d'un jour pour le public en voiture, ilotopie part dans le paysage, les paysages. Invention culturelle au même titre que le goût ou les langues, le paysage et tous les espaces croyant échapper à l'urbanité peuvent se métisser avec le théâtre. Les campagnes vides d'humains accueillent bien des acteurs isolés, lançant d'utopiques ouvrages. Notre premier Land Act faisait 7 kilomètres de long et comportait 12 stations tenues par des acteurs à découvrir depuis les véhicules du public roulant à 30 km/h. Dans ces scénographies, les acteurs tiennent, en boucle, pendant quatre heures, des scènes répétitives dans les stations plus ou moins éloignées du bord de la route. Les spectateurs à moteurs peuvent être accompagnés par un texte-guide, distribué en cassette ou CD au départ du parcours. En 2002, sur le même principe d'un public mobile passant d'acteurs en acteurs, la ville de Barcelone nous confia le Park Güell, pour sa redécouverte par les habitants : *Park Güell, parc fou* fut le deuxième Land Act.

En 2003, les bords de Loire accueillent Land Act *III* loin de toute ville et tout village, avec la compagnie Off. »

Bruno Schnebelin, Les utopies à l'épreuve de l'art, p.139



Photo : David Darrault Le fleuve étonnant / Jour de Loire 2003

L'île aux Topies

« C'est un peu notre spectacle fondateur, premier spectacle sur l'eau, premières tournées internationales, premier travail en équipe où chacun est tour à tour concepteur, constructeur, chauffeur poids lourd, techniciens, acteur. La vie quoi ! C'est à cette période que se sont cristallisés quelques-uns des principes ilotopiens : *tout le monde fait tout, chaque spectateur doit s'inventer son histoire, pas de narration mais de la polysémie à travers des flots d'images et d'émotions*, ou bien *le spectacle commence quand on arrive et se termine quand on repart*, sorte de relecture des classiques concepts d'unité de temps, de lieu et d'action.

L'île s'installe pendant trois jours sur les plans d'eau des villes (posée à terre parfois au mitan d'une flaque de pigment bleu et cernée de barbelé de type « concertina » quand il n'y avait pas d'eau). Le spectacle se déroulait sous forme de feuilleton avec trois ou quatre rendez-vous par jour à différents moments de la journée, calés sur les horaires de la ville et des habitants. Entre les épisodes, l'île apparaissait comme une installation vivante, vibrante et sonore.

Chaque épisode transformait son aspect général, perceptible d'un rapide coup d'œil, celui d'un automobiliste par exemple. Sauf à venir camper en face, personne ne pouvait suivre la totalité du feuilleton, chacun devait donc se fabriquer son histoire s'informant ou non des scènes qu'il avait ratées. (...) ».

Françoise Léger, *Les utopies à l'épreuve de l'art*, p.53



PLM

Palace à Loyer Modéré



PLM Marseille, 1990,
Photo de Matthieu Ducaroy

« Palace, le mot résonne encore dans ma tête de toute les voix et tous les accents des habitants de la Castellane, cité multiculturelle des quartiers nord de Marseille, où s'est déroulé ce projet en mai 1990. (En point d'interrogation pour les incrédules, savoureusement en bouche pour les gourmands et les jouisseurs, ou en injonction dans « Allez, viens au Palace ».)

PLM est sans doute notre proposition la plus étymologiquement utopique. Quelque chose qui ne peut pas exister, mais qui va se réaliser quand même, un non lieu et en même temps un lieu de bonheur, un jeu de société (rôle) grandeur nature, où pendant une semaine au quotidien, la fiction se vit dans le réel et la réalité devient fiction. On se réveille, on est ailleurs...

Pendant une semaine, un bâtiment d'habitat collectif est transformé en hôtel Palace cinq étoiles avec sa monumentale porte à tambour et son vaste hall accolé à deux entrées d'immeubles : verrières,

dorures, colonne en marbre, tentures épaisses, velours cramoisi, piano bar..., tous les signes d'un luxe classique et voluptueux sont là et surtout son cortège de serviteurs : grooms, liftiers, portiers, réceptionnistes, maîtres d'hôtel, femmes de chambre, lingères... vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures le personnel de l'hôtel - c'est-à-dire nous, les acteurs de la compagnie ilotopie - se met en quatre au service des habitants : petits déjeuner à la chambre, piano bar à toute heure, promenade en Limousine, ménage, repassage..., sur simple appel gratuit à la réception. (...)

Cet immense jeu a fonctionné grâce à la simplicité de ses règles acceptées par l'ensemble des protagonistes : l'équipe d'ilotopie dans le rôle du personnel de l'hôtel et l'équipe des habitants dans le rôle des clients. Ni plaisir pervers, ni fable moraliste, mais du partage d'émotions, de rires, de vécus particulièrement intenses. (...) ».

Françoise Léger, *Les utopies à l'épreuve de l'art*, pp. 73-74



Photo de Matthieu Ducaroy

Narcisse Guede

Spectacle à fleur d'eau

« La compagnie ilotopie interroge ici la construction de l'individu au travers du mythe de Narcisse, cherchant comment dans notre société, tous nos morceaux d'être prétendent encore à l'unicité. Le Narcisse originel, stérile, sans descendance, inaccessible à lui-même, réussi maintenant à se multiplier et se virtualiser : l'histoire de son évolution est complice de l'avènement de l'impérialisme de l'image. Narcisse, organe de la représentation des « soi », diffuse à cet instant à des milliards d'exemplaires.

C'est à la nuit, debout sur l'eau, que les huit acteurs mobiles et flottants de notre spectacle vont agiter les spectres de ce narcissisme social aveuglant. Individus atomisés dans la jouissance d'eux-mêmes, échos d'influence, clones de la transparence, bouffons des apparences, acteur-imago, homme-logo, icônes de chair et silhouettes écran, voici un bestiaire très contemporain au service d'une tragi-comédie poétique. Ici, l'eau est la coulisse du monde et l'on fait bien renvoyer ce que l'on veut à ce miroir trompeur où les corps

dominent pourtant l'espace : Narcisse nous guette.

Plus tard, seul un parterre de bulbes fraîchement éclos sur l'eau à nouveau lisse et impénétrable, témoignera de cet étrange jeu de miroir qui vient d'avoir lieu avec le public »

Site internet d'ilotopie

<http://www.ilotopie.com/fr/spectacles/ilotopie2008>



Photo de Marc Jauneaud



Photo de Thierry Nava

« (...) En ce qui concerne *Narcisse guette*, nous avons voulu traiter l'histoire de l'image. Au début du spectacle, le premier homme n'a pas encore découvert son visage. C'est son voisin qui lui dit qui il est. Lorsque le miroir fait son apparition, il n'a plus besoin de l'autre, mais il se fabrique une image pour lui plaire. Le seul personnage aimant, c'est Écho, qui distribue des narcisses comme elle distribuerait de l'amour. Le banquet est très symbolique. Tous fuient à l'évocation du partage. Il ne peut pas y avoir de repas pris en commun, car le narcissisme empêche le collectif ».

Bruno Schnebelin

[L'utopie architecturale]

Les installations éphémères du collectif EXYZT

Le collectif réalise des installations éphémères. Chaque intervention s'inscrit dans une temporalité et un territoire déterminé. Le contexte devient support à un jeu créatif et collectif. L'ensemble des projets pose la question de la relation "public-privé" et incite le visiteur à quitter une attitude purement contemplative pour devenir, lui aussi, un usager. En fonction des projets, EXYZT mobilise tout ou partie de ses membres et tisse de nouveaux liens, formant ainsi une communauté d'action, un cadre de vie et d'échange.

EXYZT

« Être utopique. Nous voulons construire des nouveaux mondes où la fiction est réalité et les jeux les nouvelles règles pour la démocratie. Nous voulons encourager la créativité, la réflexion et renouveler les comportements sociaux. Si l'espace est fait des dynamiques d'échanges, alors tout un chacun peut devenir architecte de notre monde.

Expérimenter. L'architecture peut devenir un champ pluridisciplinaire, où des nouveaux outils peuvent être explorés. Notre recette actuelle : macérer la construction avec de la vidéo, la musique, le graphisme, la photographie et la gastronomie, sans oublier la place à l'interaction, la liberté, l'informalité et l'imprévu. Nos projets peuvent se traduire par des jeux vidéo spatiaux, des constructions architecturales, environnements sonores et fêtes gastronomiques à thème.

Même si nous refusons d'entrer dans la pratique architecturale courante, qui est sous contraintes économiques et politiques, nous avons à faire à la réalité de la construction. Nous dessinons et construisons nous-mêmes, habitons nos constructions et laissons la liberté aux visiteurs de s'approprier de nos créations.

Ce que nous produisons c'est une architecture en tant que source ouverte. Nous contribuons à donner libre accès à un programme de vie structuré et à une interface pour l'échange. Nous proposons un cadre pour une entente directe et immédiate entre les gens et l'espace.

Nos projets sont toujours en mouvement. C'est le processus dynamique basé sur l'interaction entre les gens et leur environnement qui crée réellement nos projets. Nous sommes là pour vous inciter à prendre conscience de votre environnement. Réagir et agir.

Nous remercions : Yona Friedman, Archigram, Dada, Fluxus, l'architecture hybride dans le monde (observée lors de nos voyages au Vietnam, Japon, Europe de l'Est, Afrique). On vous doit beaucoup. »

(Traduit de l'anglais par Catalina Trujillo)

Southwark lido

Installation réalisée dans le cadre du Festival International d'Architecture à Londres du 8 au 12 juillet 2008. <http://www.lfa2008.org/event.php?id=165&name=Southwark+Lido/>



Photos : Julie Guiches, Claudia Hernandez, Benoit Lorent

« Nous croyons en l'architecture, non pas en tant qu'apparence ou représentation, mais l'architecture en tant que fabrication. L'architecture comme moyen ou comme excuse ouvrant l'espace à l'invention, la création, l'improvisation, la rencontre, l'échange et stimuler ainsi les relations humaines. La structure low tech que sont l'échafaudage et le bois, sont autant de l'architecture pour nous, que les projections high-tech que l'on expérimente par la suite, la musique que nous apprécions quotidiennement, ainsi que les gens qui nous rendent visite, faire la cuisine, nettoyer, habiter le site.

S'il ne s'agit pas de sauna, ni de terrasse, ni même de l'architecture, quel est donc l'enjeu de Southwark Lido ?

1. Dans ce lieu il s'agit de rencontres. Tout comme les bains romains furent jadis le lieu idéal pour la rencontre et les discussions animées, ce lieu encourage la rencontre des uns et des autres. Les rencontres au lido ont lieu sur plusieurs niveaux : voisins, visiteurs du festival, passants, étrangers et locaux viennent ici pour connaître, apprécier et discuter.

2. Dans ce lieu il s'agit de créer l'inattendu. Entrer dans ce lieu signifie laisser derrière les vieilles habitudes et se préparer pour en découvrir des nouvelles. Ce n'est pas un lieu habituel. C'est un lieu pour l'imaginaire. Il pousse à s'ouvrir vers l'autre. Nous croyons que les espaces inattendus apportent l'élan vers des rencontres inattendues.

3. Dans ce lieu il s'agit de mémoire collective. Conçu comme une installation temporaire, ce lieu est réalisé dans un site réel, provoquant des possibilités pour le futur en laissant derrière une trace d'un vécu réel.

4. Dans ce lieu il s'agit d'une constante dynamique. Il y a 4 semaines, l'équipe est arrivée et a débuté la construction. Jusqu'à aujourd'hui ce lieu est toujours « under construction » comme il le sera demain. Les transats bougent constamment de place, des affiches sont accrochées aux murs, un voisin prépare sa cabane pour les prochains jours.

5. Dans ce lieu il s'agit de loin et surtout du quotidien. Ceci n'est pas un bout d'architecture (pièce objet architectural) parachuté à cet endroit à Londres, mais une installation dynamique. Ce lieu est habité pendant toute la période (du festival) par l'équipe de EXYZT, ce qui les rend habitants de Southwark. L'idée ici n'est pas de consommer cette aire mais d'y contribuer.

6. Finalement nous pouvons définir ce lieu comme étant un campement urbain, créé comme un environnement autogéré à part entière, accueillant le quartier. Au sein d'un contexte où l'on s'ignore ou l'on s'évite, ce projet met en avant les possibles rencontres. »

Dimitri Messu & Véronique Patteeuw, traduit de l'anglais par Catalina Trujillo,
<http://southwarklido.wordpress.com>

Labichampi

Intervention réalisée dans le cadre du Printemps français en Lettonie, du 31 mai au 10 juin 2008, Karosta, Liepaja, Riga.



Photos : Thomas Lucas

« Karosta, ancienne base militaire russe désaffectée dans le sud de la Lettonie, au bord de la Baltique. Lorsque les Russes se sont retirés en 1994, la ville a déperissé, se vidant de sa population. Les grandes barres où logeaient les soldats tombent en ruine transformées en terrain de jeu pour les enfants, l'espace public est gigantesque (pour pouvoir manoeuvrer avec les chars) mais inoccupé, plus de magasins, de services, d'industries ni d'équipement, les gens sont totalement désœuvrés et la ville se désagrège doucement, constate Julien Beller. « *C'est un endroit un peu magique, avec une atmosphère lunaire, des gens chaleureux, mais où la sensation d'absence d'avenir vous prend à la gorge. On avait le désir d'intervenir sur cet espace, sans trop savoir comment* ». Ils partent d'abord à la rencontre des gens, se rendent compte du désamour des habitants pour leur ville. Comme cette ville ne produit rien, leur première idée est d'apporter une activité dans le quartier, qui puisse rassembler les gens et dont ils puissent être fiers. Germe le projet d'une ferme urbaine qui finalement va se recentrer sur une activité spécifique de la région, la culture de champignons. Le champignon a aussi force de symbole : il pousse dans la pourriture, prolifère sur du mort, et sa forme évoque les coupes de la splendide basilique de Karosta . « *Au départ, on a installé des serres au-dessus du réseau de chauffage urbain, parce qu'on avait constaté qu'en maints endroits, la neige avait fondu. La municipalité nous a demandé de les enlever parce que ça mettait trop en évidence les déperditions importantes du système de chauffage* », explique Julien.

Finalement, la champignonnière s'installera dans une ancienne datcha, dépourvue de toit qui a pour vocation de devenir un centre d'art. Le Centre culturel de Karosta demande à Exyzt de faire un « mushroom ». Ils acceptent à condition d'accompagner la pose de la toiture par un mushroom festival. « *Un mouvement architectural s'accompagne toujours de vie* ». Le Labichampi s'est tenu du 31 mai au 5 juin dernier. Le toit a été construit avec l'aide des habitants et une grande fête fut organisée, avec des performances des étudiants des Arts Déco de Strasbourg et des projections. Première étape de la reconversion du bâtiment en champignonnière, avant qu'il ne devienne un lieu d'art. Encourager la créativité et la réflexivité pour construire une démocratie où fiction et réalité se rencontrent et dans laquelle chacun peut être architecte. »

<http://www.ecrans.fr/Nouvel-article,2206.html>

Station extra-territoriale

Installation réalisée en collaboration avec les collectifs 3RS + Mat Gorski + Directeur General + Coloco ... à l'occasion de la 3e édition du festival d'architecture de Barcelone EME3, octobre 2005 .



Photos : Brice Pelleschi

«L'urbanité moderne est un phénomène complexe et vivant en perpétuelle mutation. L'urbanisme tente de régler a posteriori les problèmes posés par un mouvement de conglomération humaine dont le processus est d'une telle ampleur qu'il suit à présent d'avantage les lois de la physique et de l'attraction naturelle des corps, qu'un quelconque déterminisme dicté par une volonté politique, une stratégie de développement du territoire ou l'expression d'un pouvoir humain.

(...) L'acte de bâtir est fondateur de toute la démarche, il ne correspond pas à une volonté de performance spectaculaire, mais à une nécessité de mise à l'échelle humaine par un travail physique, condition sine qua non d'une adaptation rapide dans le temps, dans l'espace, et dans le tissu social. Le modèle constructif le plus efficace ayant fait ses preuves en tant que mécano de base adaptable à toutes les situations, quelle que soit la configuration, est l'échafaudage. Le choix du site est ensuite extrêmement important, et l'idée générique est de s'installer sur un délaissé urbain et de le réhabiliter par notre présence, ce qui du même coup transforme, aux yeux de la collectivité d'accueil, une intervention parasite a priori nuisible, en intervention parasite utile.

Habiter les vides, réhabiliter les délaissés, fertiliser les interstices, c'est également le travail qu'il faudra mettre en place d'un point de vue légal afin de trouver le juste cadre de l'intervention en fonction du pays de destination. En la matière l'idéal serait que le site choisi devienne une sorte de zone franche, une ambassade extra-territoriale, une parcelle indépendante de rencontres internationales, et d'échanges toutes races et toutes religions confondues. L'enjeu ici est de réussir à véhiculer au travers du projet une philosophie, une éthique, en évitant d'être récupéré par les autorités locales, par les médias, ou par une quelconque organisation alter-mondialiste. Une fois en place la station étudie et agit, elle s'est mise en amont en contact avec un réseau local, et une fois installée elle tisse rapidement des liens et monte des opérations et des événements urbains. La ville est envisagée comme un immense champ d'expérimentation où le domaine public est à reconquérir. »

Frédéric Keiff, *De l'évènementiel au conceptuel : une architecture en marche*
<http://3rs.20six.fr/3rs/cat/1680/0/Ma-page-d-accueil>

[Zoom sur d'autres créations utopiques dans l'espace public]

Le géant tombé du ciel (au Havre)



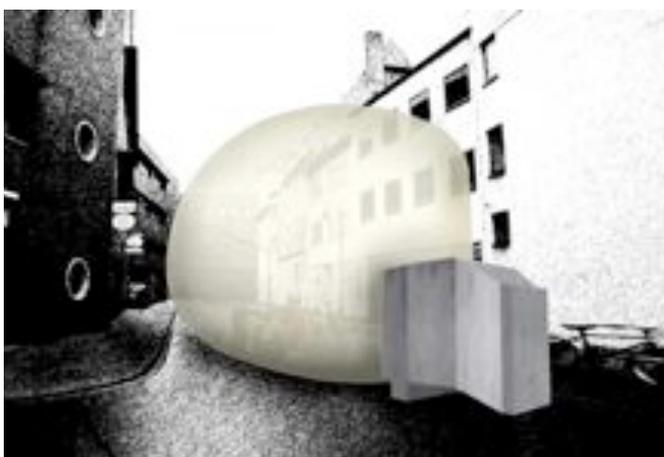
Photo > http://zonelibre44.free.fr/Ressources/sultan_calais/gd1.jpg

« [L'exemple du *Géant tombé du ciel*, où Royal de Luxe amarre puis promène un géant dans les rues] n'est pas tant le «remake» des Géants de Douai ou de Cassel qu'il vient plus largement, tout en s'inscrivant dans la filiation coutumière nordique, tenir un discours autre. Par sa seule présence, le géant nous métamorphose en lilliputiens en faisant basculer l'espace du conte dans l'espace de la ville. Il « sublime le proche et fait avancer le lointain, efface la trivialité du quotidien et réhausse une architecture agrandie » (Sylvia Ostrowetsky, «Un géant tombé du ciel», revue *Che Voi* n°3, 1995). Il nous dit l'utopie, la critique du présent, les lieux usés de notre quotidienneté. Le géant «syncrétise à travers les antinomies expressives du proche et du lointain, du grand et du petit, l'unité socialisante du lieu et sa capacité à ingérer les unités singulières qui le peuplent» (Sylvia Ostrowetsky, *op. cit.*). Si ce type d'intervention se caractérise par l'absence apparente de programme narratif ou de récit, il décline par contre, sous la forme du thème et de ses variations, une même origine, une perdurance des figures, une éthique et une esthétique du monde et des au-delà.

Les contes de Royal de Luxe s'installent dans un temps autre que celui du spectaculaire ou de l'événementiel. La narration repose aussi sur la rumeur. Elle alimente les médias locaux, complices, de faits extraordinaires. »

Philippe Chadoir, *L'imaginaire urbain dans son rapport aux esthétiques* <http://www.iul-urbanisme.fr/esth15.pdf>

Raumlabor : une bulle de vie dans un monde de brutes



« Pour les Berlinoises de Raumlabor, le « rôle de l'architecture est de revitaliser les espaces publics », surtout ceux qui ont l'air perdus. Raumlabor s'intéresse aux lieux délaissés, mal-aimés, pour eux chaque espace est spécial et il s'agit de retrouver son potentiel. Le collectif pluridisciplinaire de 9 personnes qui travaillent à la périphérie de leur discipline (l'architecture), intégrant théâtre, art, performances, artisanat... se méfient des idées toutes faites en matière

d'architecture, préférant se confronter au contexte et intervenir sur des projets engagés qui impliquent les habitants...

Raumabor développe « *des prototypes pour un renouveau urbain* » comme leur redoutable cheval de Troie, le *küchenmonument*, une sculpture mobile mystérieuse en zinc (image ci-dessus), qu'ils placent dans un lieu particulier. Quelques jours plus tard, la mystérieuse sculpture révèle son secret et déploie une énorme bulle en plastique transparent, de 20 mètres de long, 10 de large et 6,5 de haut.

La bulle gonflée s'intercale n'importe où, s'adaptant facilement à l'environnement, se coinçant sous un pont du périphérique, au milieu des barres d'une banlieue délaissée, dans un jardin squatté par les junkies. A chaque fois que la bulle apparaît, Raumlabor part à la rencontre des gens du voisinage pour les inviter à participer à leur projet d'occupation en organisant des événements, des banquets, des bals musette, des soirées techno, des piques-niques et des projections cinéma.

Leur dernière action coup de poing remonte au sommet du G8 qui se tenait en juin à Heiligendamm en Allemagne. Raumlabor a reconstruit à l'identique sur le port de Rostok, tout le complexe hôtelier de luxe qui accueillait le club des pays les plus riches du monde. Cette architecture éphémère devait servir de structure d'accueil au festival Art Goes Heiligendamm. Le Silver Pearl Congresscenter & Spa reproduisait fidèlement le centre de conférences avec colonnades, l'hôte-château, la piscine et le spa sans oublier l'indispensable barrière de barbelés. »

Source : <http://www.ecrans.fr/Nouvel-article,2206.html>

Xavier Juillot, architecte des tourbillons



C'est l'est, l'architecture sous vide, intervention Saline Royale d'Arc et Senans, 1990.

« Xavier Juillot considère le monument et connaît qu'il lui manque l'essentiel : le grand vivant. [...] Le sous-vide dit-il : ça souligne tout, les décalages, les aspérités, les moindres aberrations d'un ensemble architectural [...] il me précise encore que cette pression, cette contention qu'il fait subir au monument ne sont que l'exhibition, à ciel ouvert et déplacée dans le champ architectural, de ce que la vie en société, le quotidien policé, quadrillé font subir au corps, à celui de chacun : la contenance. Faire bonne contenance.

(...) Quand il dépose, au sommet d'un monument, un grand signe lumineux et mouvant, il ne fait qu'établir une relation entre ce signe et celui qui regarde. N'importe qui voit et regarde et il n'a pas besoin de comprendre, cette relation lui appartient. »

Martine Draï, « Xavier Juillot ou le premier geste », *Rue de la folie* n°5, juillet 1999

Photo : A. Legrain Institut Claude-Nicolas Ledoux

« La préservation et l'exploitation du patrimoine – architectural, écologique – comme porteur d'une identité collective impliquent l'assimilation du monument à un objet de consommation de masse. S'opposer au conditionnement de cette consommation en réinvestissant l'imaginaire est l'enjeu du travail de Xavier Juillot. » Arnaud Descombes, *L'architecture sous vide*

« (...) Comment préserver la ville dans ses potentiels, comment dépasser les déterminismes et pour ce qui est de la production artistique, comment échapper au format, arracher l'art à la pédagogie du système où l'artiste est souvent utilisé comme caution car son œuvre intervient toujours lorsque l'espace est déterminé, terminé. En amont du projet urbain, avant que la mécanique des prescripteurs ne fige la ville dans une réponse d'aménagement, Xavier Juillot, avec la complicité d'invités, se propose d'analyser et travailler les potentiels d'action d'un site.

Cette démarche consiste à mettre en place des dispositifs d'expérimentation autonomes, à proposer des lectures de la réalité spatiale, aux échelles de l'environnement. L'expérimentation est la base des propositions génératives de réalisations récentes telles que "le Bureau des vérifications" sur le site du Port Nord de Chalon sur Saône. Xavier Juillot parie sur les processus et pour ce faire, met en place son propre système de production. »

<http://blogvillette.typepad.com/public/2008/02/comment-ne-pas.html>

[Ressources]



• BIBLIOGRAPHIE

Éric Heilmann, Françoise Léger, Jean-Louis Sagot-Duvaurox, Bruno Schnebelin, *Les utopies à l'épreuve de l'art*, L'Entretemps, 2008.

DELFOUR Jean-Jacques, « Voyages dans les îles d'Ilotopie », *Rue de la folie*, n° 5, juin 1999, pp. 36-39.

CHAUDOIR Philippe, *L'imaginaire urbain dans son rapport aux esthétiques*

CHAUDOIR Philippe, *Discours et figures de l'espace public à travers les " arts de la rue*, L'Harmattan, Paris, 2000, 318 p.

VALETTE Robert, *Utopies et hétérotopies - récits philosophiques de Michel Foucault* (CD audio, Diffusion sur France Culture les 7 et 21 décembre 1966)

GHORRA-GOBIN Cynthia, *Réinventer le sens de la ville: les espaces publics à l'heure globale*, L'Harmattan, Paris, 2001, 265 p.

GHORRA-GOBIN Cynthia, *Penser La Ville de Demain: Qu'est-Ce Qui Institue La Ville ?*, L'Harmattan, Paris, 1994, 266 p.

PAQUOT Thierry, *Utopies et utopistes*, Editions La Découverte, Collection Repères, Paris, 2007, 121 p.

VIALA Laurent, VILLEPONTOUX Stéphane (sous la direction de), *Imaginaire, territoires et sociétés. Contribution à un déploiement transdisciplinaire de la géographie sociale*, Publications de l'Université Paul Valéry-Montpellier 3, Collection « Territoires en mutation », 2007, 432 p.

Rue de la folie, n°5 Juillet 1999, éditions HorsLesMurs

• WEBOGRAPHIE

Ilotopie : <http://www.ilotopie.com>

EXYZT : <http://www.directeurgeneral.com/wakka.php?wiki=CollectifExyzt>

Utopie, urbanité et expérimentation

<http://idealurbs.blogspot.com/2007/03/some-logistics-for-opening.html>

<http://www.idealcity-invisiblecities.org/about/>

<http://www.urbantactics.org/publications/publications.html>

<http://www.publicartlab.org/?pageId=23>

Articles :

<http://www.espacestemp.net/document6813.html>

<http://www.lekti-ecriture.com/editeurs/Les-utopies-a-l-epreuve-de-l-art.html>

[Films]

«La Jetée» (1962) Chris Marker

« Metropolis » (1927) Fritz Lang

« La Ruée vers l'or » (1925) Charles Chaplin

« Les Temps modernes » (1936) Charles Chaplin

Dossier documentaire réalisé dans le cadre du cycle art [espace] public 2009 par Catalina Trujillo et Younes Kanbouj, étudiants au sein du Master Projets Culturels dans l'Espace Public. Sous la direction de Pascal Le Brun-Cordier, professeur associé, directeur du Master Projets Culturels dans l'Espace Public, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. www.art-espace-public.c.la — Février 2009